

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Électeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE.

Première année, -- No. 50.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 27 Avril 1867.

L'ÉLECTEUR

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI.

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

1 insertion	\$ 0.35
2 "	0.65
3 "	1.25
4 "	2.00
5 "	3.57

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

1 insertion	\$ 5.00
4 "	0.85
8 "	1.00
24 "	3.00
48 "	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. Éditeurs, Propriétaire Rue St. Marguerite, No. 47.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

27 AVRIL.

HILDEGARDE.

LÉGENDE ALLEMANDE.

(Suite et fin.)

—Chère Hildegarde, je ne puis vous laisser ici sans autre protecteur que vos domestiques. Il faut que j'aille rejoindre l'empereur; et vous n'aurez personne pour vous défendre du vieux Katz. Je ne vous quitterai pas avant que vous ne m'ayez promis de vous rendre demain chez votre cousin Schoenberg pour y demeurer jusqu'à mon retour. Dites, le ferez-vous?

—Oui, cher Max, quoiqu'il ne doive pas y avoir de danger pendant les deux ou trois jours de votre absence.

—Bien, j'ai votre parole, et une plus douce promesse, n'est-ce pas? celle de venir avec moi à Steinrad pour en être la maîtresse adorée?

Hildegarde rougit, le Graf Max Steinrad l'entoura de son bras, pressa ses lèvres sur les siennes et partit.

Cette scène avait lieu un jour avant celui qui commence cette histoire. Le lendemain, Hildegarde revêtu de son costume d'amazone, accompagnée de ses suivantes, et de six hommes d'armes chevauchait gaiement vers Schoenberg. Le soleil brillait, les suivantes babillaient; l'œil brun si doux d'Hildegarde, admirait le paysage, et son cœur se portait vers Max. On avançait lentement; déjà le soleil baissait à l'horizon et tamisait ses rayons obliques à travers le feuillage des bois. Alors un des soudards s'approchant d'Hildegarde et ôtant son bonnet lui dit :

—Vous plairait-il, noble dame, d'aller un peu vite? Je ne crois pas que nous atteignons Schoenberg avant la tombée de la nuit.

—Je ne le crois pas, non plus, répondit une voix qui partait des broussailles; et tout à coup on entendit un bruit d'armes et de chevaux et vingt soldats, commandés par Katzenellenbogen entourèrent l'escorte d'Hildegarde. Toute résistance était inutile et la pauvre demoiselle se trouva à la chute du jour, prisonnière dans une des tourelles du féroc baron.

La lune éclairait le firmament et argentait de ses rayons les eaux rapides du Rhin; fatiguée de pleurer, Hildegarde s'assit près de sa fenêtre, la tête appuyée dans sa main. Elle contemplait avec attention l'écume qui se formait autour du rocher de l'Ordine. Soudain elle aperçut un nuage léger qui sortit du sein des eaux, flotta au dessus suivant le cours du fleuve.

—Pauvre Lerelei (Ordine), combien tu dois souffrir de te voir condamné à jouer un si triste rôle, pensa-t-elle; oh! que je te plains!

Comme elle formulait cette pensée, elle sentit quelque chose qui effleurait le revers de sa main, puis une goutte d'eau y tomba. Elle tressaillit, et ne distingua que le léger nuage flottant qui remontait le Rhin.

—Ce n'est que la rosée, se dit-elle; et comme elle allait s'éloigner de la croisée, elle entendit le bruit d'un corps tombant dans le fossé. Regardant dans cette direction, elle remarqua un homme à la nage. Il eût bientôt traversé le fossé. Un instant après, sa tête dépassait le mur qu'il avait gravi à l'aide d'une longue hache d'armes. Sautant vivement dans la cour, il vint droit sous sa fenêtre :

—Pst! Hildegarde! c'est moi... Max!

Elle retint difficilement un cri :

—O Max, dit-elle, si vous restez là, vous êtes perdu!

—Je crois que oui, répondit le baron; et en un moment une douzaine d'hommes d'armes entourèrent Max, le mirent hors de résistance et le firent prisonnier. Sa présence s'expliquait par le fait qu'il avait rencontré un messager de l'empereur qui le dispensait de son service; et, à son retour, un paysan l'avait informé de l'enlèvement de sa fiancée.

La pauvre Hildegarde était à demi-morte de frayeur, quand l'arrivée de son persécuteur l'obligea à faire appel à tout son courage.

—Eh bien, belle dame, maintenant que votre futur époux est pris et mis en cage, peut-être serez-vous mieux disposée à accueillir la proposition que je vous ai faite. Je possède de vastes domaines et un bras puissant. Vous ne sauriez mieux faire.

—Seigneur baron, l'aversion que j'éprouvais pour vous est à présent unie au profond mépris. Vous vous montrez aussi lâche que brutal en maltraitant des gens inoffensifs. Sachez donc, une fois pour toutes, qu'Hildegarde, comtesse von Sas, aimerait mieux avoir le bras droit coupé que de toucher votre main. A présent j'espère que vous voudrez bien me débarrasser de votre présence.

Se tournant vers ses suivantes, elle leur enjoignit de faire meilleure garde à l'avenir et de tenir les portes fermées.

Le puissant baron Frantz von Katzenellenbogen revint tout furieux dans son appartement.

—Malédiction sur le petit homme noir! s'écria-t-il; à quoi bon m'emparer des oiseaux, si je ne puis les faire chanter? Malédiction sur le petit misérable!

A peine achevait-il ces paroles qu'un coup de flet retentit derrière lui, perçant comme s'il eût voulu pénétrer dans son cerveau pour en trancher les nerfs.

—Écoutez baron, dit le petit homme, ne maudissez point vos amis avant qu'ils ne vous abandonnent. Faites demain ce que je vais vous dire.

Il lui souffla quelques mots à l'oreille, puis disparut à travers la muraille comme à sa première visite. Le seigneur de Katzenellenbogen prit aussitôt un air riant, et après avoir joyeusement savouré son énorme souper, il se mit au lit et ronfla à pleins poumons.

La matinée était fraîche, calme et humide de rosée. Le doux chant des oiseaux et l'odeur balsamique des fleurs s'élevaient à travers l'atmosphère vers le créateur. Hildegarde, debout à l'aurore, après la prière du matin, était assise au bord de son lit, songeant à son malheureux sort.

Tout à coup une fanfare étourdissante la fit sortir en sursaut de ses méditations et courir à la fenêtre. A ses pieds, au milieu de la cour, était élevé un échafaud tendu de drap noir, et entouré des vassaux de Katzenellenbogen. Sur l'échafaud, converti d'un masque rouge, se dressait la figure du Scharfrichter, ou bourreau, appuyé sur sa longue épée. A ses côtés, était le Graf Max von Steinrad, pâle, baillonné et les mains liées derrière le dos. La jeune fille poussa un cri de désespoir et recula saisie d'épouvante, en se couvrant le visage de ses mains. D'un bond elle fut à la porte, tira les verrous, l'ouvrit et se trouva face à face avec le baron.

—Oh, sauvez-le, s'écria-t-elle.

—Venez avec moi, belle dame, répondit-il, en lui prenant la main et la conduisant à la fenêtre. Vous voyez votre amant, je vous donne dix minutes pour vous décider à m'en suivre à l'autel ou à voir tomber sa tête.

Hildegarde se précipita à ses pieds.

—Oh! mon seigneur, dit-elle, n'avez-vous donc pas de merci? Pensez, oh! pensez à votre mère!

—Mon père l'a enlevée à mon armée.

—Mais vous vous êtes ren du maître de nous par la trahison.

—Oh! en amour, le stratagème est permis.

—N'y a-t-il donc aucun moyen de le sauver.

—Oui; acceptez ma main.

—Je ne le puis; non, je ne le puis.

—Et bien! regardez-le pour la dernière fois; car lorsque j'aurai compté jusqu'à trois, sa tête roulera dans la possibilité.

—Soyez miséricordieux, s'écria Hildegarde.

—Un! dit le baron.

—L'exécuteur des hautes œuvres se redressa.

—Max! cher Max! cria-t-elle de la fenêtre, en jetant un regard anxieux sur son fiancé.

Il tourna son visage pâle vers elle et lui fit en silence un signe d'adieu.

—Deux!

Le bourreau brandit en l'air son sabre. Alors Hildegarde, échevelé, tendit sa main au baron en lui disant :

—Conduisez-moi à l'autel!

—Déliiez le prisonnier, et menez-le à sa chambre. Maintenant, venez, ma fiancée.

Il la conduisit à la chapelle où ils reçurent la bénédiction nuptiale et Hildegarde devint la comtesse von Katzenellenbogen. Comme elle achevait de prononcer le vœu qui la liait à jamais au baron, elle s'évanouit et fut portée par ses servantes à la sacristie.

Pendant que le baron attendait, la sentinelle poussa un cri d'alarme, ils s'élança sur le champ hors de la chapelle et monta sur le mur.

Du côté opposé au fossé il s'aperçut Hildegarde montée sur un palefroi blanc; elle le salua de la main, touchant du fouet son cheval et partit comme le vent; d'un saut il fut à terre; et franchissant le pont-levis, il trouva un coursier aussi noir que le jais, tout sellé. Sans se donner le temps de réfléchir, le baron l'enfourcha et enfonça l'éperon dans ses flancs. Le coursier partit comme

Guerre en Europe.

l'aigle fondant sur sa proie et descendant la côte avec la rapidité de l'éclair. Dieu ! quelle course échevelée à travers les marais et les ruisseaux, à travers les buissons et les défilés, le baron et son palefroi en avant, le baron et son coursier noir qui hennissait avec fureur, à sa suite ! Ils traversent comme la foudre les hameaux et les bois de cèdre jusqu'au-delà du rocher de l'Ondine, puis jusqu'à la cabane d'un batelier sur le rivage.

A cet endroit, Hildegard mit pied à terre, sauta dans un esquif et s'éloigna de la rive. Quelques bonds conquisrent le baron à cet endroit et na instant après un esquif l'emportait sur le courant furieux du Rhin.

Les yeux fixés sur elle, il la vit s'approcher et s'élançant d'un pied léger sur le rocher de l'Ondine. Alors elle arracha la couronne d'arche qui ornait son front, et laissa flotter autour d'elle ses cheveux, naguère bruns, maintenant couleur de l'or le plus pur ; elle déchira sa robe, découvrit ses épaules aussi blanches que le marbre, et ses doigts d'ivoire firent résonner les cordes de sa harpe, et sa voie de syrène retentit à l'oreille du baron.

— O mon Dieu ! criait-il, c'est la Lorelei (Pomarine), Puis la force du courant entraîna sa barque dans le gouffre ; il entendit le rire strident et vit les traits moqueurs et sans pitié de la syrène. L'abîme le saisit, l'engloutit en tournoyant jusqu'au fond, le broyant contre les pointes aiguës des cailloux et le rejetant à la surface, le courant le porta aux pieds de ses vassaux sur le rivage.

Tandis qu'ils préparaient à relever le corps et le porter à la chapelle, on entendit un sifflement horrible, perçant, et le petit homme apparut : il empoigna le cadavre par la ceinture, l'éleva en l'air comme une plume et s'enfonça en terre avec lui.

C'est ainsi que l'Ondine prit Hildegard sous sa protection, à cause de la pitié qu'elle lui avait témoignée, et qu'elle attira le baron à sa perte. Quand à Hildegard, son mariage la rendit maîtresse des domaines et du château de Katzenellenbogen, et ne sachant trop qu'en faire, elle offrit tout ce qu'il contenait avec sa main au Graf Max von Steinrad.

Traduit de l'Allemand, par H. ...

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEUREC

SAMEDI, 27 AVRIL 1867.

Les Incendies.

Il nous parvient que le mécontentement est général parmi les propriétaires incendiés de St. Roch et St. Sauveur. Ils se proposent de demander au comité de secours, par voie de requête, que la balance des fonds consacrés à reconstruire, leur soit distribuée sans plus de retard.

Nous croyons que les membres du comité doivent reconnaître que leur plan de distribution ne rencontre pas l'assentiment unanime des véritables intéressés et qu'il serait temps qu'il mît fin à un état de choses que ces derniers ne peuvent plus tolérer. Ils sont parvenus, à force de représentations et de démarches à obtenir la moitié de la prime que le comité de distribution leur avait accordée et ils sentent, maintenant qu'ils sont en possession de ce peu d'argent, toute l'impossibilité qu'il y a à l'employer, tout en se soumettant aux conditions imposées par le comité. Ils voient avec anxiété, qu'une partie de l'intérêt que produira la balance qui leur revient va passer entre les mains de quelques employés. Ce sera donc le temps, pour les membres du comité, de mettre fin à une situation intolérable et de répondre sur-le-champ aux besoins de cette population, expropriée par une grande catastrophe et désireuse de se placer sous un toit qui soit le sien. Ce sentiment de la propriété a survécu au désastre ; les membres du comité ne peuvent oublier que c'est là une garantie que l'argent dont ils doivent se dépouiller au plus vite, ne sera pas gaspillé par ceux qui le demandent incessamment parce qu'ils ont tous les droits à l'obtenir.

Les nouvelles que nous a fournies cette semaine le cable transatlantique, indiquent, à ne plus laisser aucun doute, que la guerre est sur le point d'éclater entre la France et la Prusse. Le maréchal Mac-Mahon a été mandé à Paris, tous les corps d'armée ont cessé et les officiers ont reçu l'ordre d'exercer les réserves.

La plupart des journaux parisiens, à la date du 9, ne se dissimulent pas que le moment est d'une haute gravité et ne voient pas d'autre issue pour sauvegarder et les intérêts et l'honneur de la France que la guerre ; le *Siecle* même, si favorable à l'unité allemande, arrive à cette même conclusion. Cependant les organes officiels étaient plus circonspects et leur attitude semblait expliquer les hésitations et les sentiments pacifiques de l'Empereur dont parlent les dépêches journalières du cable télégraphique. Tactique ou non, la situation n'admet pas de reculade.

Cette question du duché de Luxembourg, si minuscule au départ, — un point indéfini à l'horizon, — a pris subitement des proportions telles que la diplomatie, étourdie par la précipitation des événements laisse à la guerre le soin de dénouer ou d'amener de plus graves complications.

La guerre est donc imminente, une guerre qui nous fera souffrir dans nos intérêts matériels ; mais quelles que soient ces souffrances passagères nous touchons trop à la France, pour ne pas désirer ardemment qu'elle revienne de cette grande lutte glorieuse et plus respectée.

(Traduit pour l'ELECTEUR.)

Correspondance Parisienne.

Nous lisons dans un journal de New-York à la date du 23 mars dernier : —

L'état de la santé du petit prince impérial dont je vous parlais avant que le secret de sa maladie transpirât en Europe, cause maintenant une très grande anxiété aux Tuileries. Depuis que je vous ai écrit sur ce qui concerne sa maladie il a été aux portes de la mort. Il était mieux, s'était levé de son lit, et l'on avait tout lieu d'espérer qu'il pourrait sortir et se montrer en public le 16 mars, jour de sa naissance. Mais l'horrible temps qui a régné ici, la neige et l'état peu élevé du baromètre ont contribué à le faire retomber. Pendant qu'un concert se donnait aux Tuileries, lundi dernier, il devint si malade à onze heures et demie que l'Empereur fut appelé au près de son lit. Le pauvre petit était très fiévreux et un abcès s'était formé à la cuisse. Les hommes de Part qui se trouvaient là, les docteurs Coisvart, Barthez et Berryer, Fontaine décidèrent d'appeler le Dr. Nélaton, lequel procéda sur-le-champ à une seconde opération.

Dans une occasion précédente je vous disais que le Prince, sur le désir de l'Impératrice, fut mis sous l'influence du chloroforme ; mais cette fois-ci il se déclara assez brave et capable de se soumettre à l'opération sans le recours à l'insensibilité. Il n'est pas probable que les médecins lui auraient donné le choix à ce sujet s'ils avaient cru l'administration de l'anesthétique désirable ; mais son estomac est faible, et dans ce cas le chloroforme est souvent dangereux. Aussi la douleur de l'opération a produit un grand ébranlement dans le système. Il eut le délire toute la nuit et deux médecins restèrent avec lui dans la même chambre. A un point on a cru que la fièvre typhoïde se déclarerait. Cependant un changement favorable survint le mercredi et il se trouva maintenant hors d'un danger immédiat. On lui donna mercredi soir, un bouilli reconfortant fait de bœuf, de veau et de poulet. Hier il a mangé une côtelette et bu un peu de claret. Mais, quoique la crise soit passée pour le moment, une rechute est extrêmement probable et les symptômes produits sont ceux qui peuvent nous faire croire que le fils de l'Empereur n'atteindra pas l'âge viril et qu'il mourra bientôt. Il n'est pas aisé de répondre à la question de savoir si sa mort serait bonne ou mauvaise pour la dynastie.

C'était une opinion commune il y a quelque temps, à l'époque où la santé de l'Empereur était un sujet d'anxiété, que s'il disparaissait soudainement les chances de sa dynastie seraient bien peu de chose. Il n'y aurait eu aucune "institution" ayant racine dans le pays, pour remplacer le système de l'Empereur, celui du

gouvernement personnel ; et la France, on le pensait, ne se soumettrait pas longtemps à la dictature d'Eugénie qui est une femme d'une médiocre capacité. Mais si c'était la volonté de la providence de retirer le Prince Impérial de ce monde, une large et différente perspective s'ouvrirait.

Alors le Prince Napoléon (*plon plon*), le cousin insouciant, indiscret, démocrate, et si peu catholique, qui fut mis hors du conseil privé pour son discours en Corse, serait l'héritier présomptif. Il n'est pas populaire en France, quoiqu'il soit difficile de dire pourquoi. L'armée le tient pour piston parce qu'il laissa tout à coup son commandement à Sébastopol et retourna en France pour des raisons qui sont restées inexplicables. Quant à cela, le duc de Cambridge, maintenant commandant en chef de l'armée anglaise, fit de même. La vie des camps ne convenait à aucun de ces princes. Le grondement du canon leur faisait mal à la tête et la vue des blessés les rendait malades. De même durant la campagne d'Italie en 1859, le prince Napoléon commandait une division, qu'il réussit à garder hors de toute atteinte. Mais quoique son génie ne peut être pas militaire, le prince Napoléon est un homme de grand talent. L'Empereur, malgré qu'il se querelle souvent avec lui et ait peur de se confier à lui, lui porte une grande affection et demande fréquemment son avis. Il ressemble extraordinairement au premier Napoléon et a indubitablement du sang de la famille.

Si dans ce cas, nous supposons le jeune prince mort, et l'Empereur, en dépit de Vichy, Plombière ou Biarritz, "sorti des gonds" un de ces soirs d'été — deux événements très possibles — alors le prince Napoléon deviendrait empereur. Il aurait à se donner beaucoup de mouvement par réprimer les cabales qui se formeraient contre lui. Mais si au lieu de recourir à l'état de siège, il se mettait, dans les vingt quatre heures de son occasion, à publier une série de proclamations promettant la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'élection, la responsabilité ministérielle, une réduction de l'armée, enfin la contre-partie de la politique du deux décembre, c'est ma conviction que, étant en possession du pouvoir, il étendrait toute concurrence dynastique, et se trouverait avoir le plus de chance d'asseoir la dynastie bonapartiste sur d'assez bonnes bases constitutionnelles. Ce qui serait une chose immense pour lui, c'est que personne ne pourrait lui reprocher ses mauvais antécédents politiques. Rien n'empêche tant le présent Empereur quand il accorderait volontiers à la France la liberté politique, que le souvenir des moyens qu'il a pris pour se faire empereur. Le premier usage que le peuple fait de sa liberté, est de lui jeter cette date du 2 décembre à la face, et c'est à quoi il ne peut résister.

Ces spéculations sur les conséquences de la disparition de deux frères existences peuvent demain posséder tout l'intérêt de l'actualité.

DERNIÈRES NOUVELLE D'EUROPE.

Londres, 1^{er} avril 24.

La Prusse a répliqué aux propositions pour le règlement de la question du Luxembourg soumise aux grandes puissances de l'Europe. Elle nie qu'elle soit à armer, mais elle réitère solennellement qu'elle n'acquiesce pas le Luxembourg, et la guerre est regardée comme certaine.

Florence, avril 24.

On disait qu'une émeute sérieuse avait éclaté à Oporto. Une frégate avait été dépêchée pour aider à rétablir l'ordre.

Paris, même date.

Le prince Napoléon est parti pour l'Italie

Paris, avril 25.

Le *Moniteur* contient aujourd'hui un article éditorial accusant la Prusse de négligence dans l'accomplissement des stipulations du Traité de Prague concernant le Sleswig.

Même date.

Des articles d'un caractère officiel dans le *Constitutionnel*, déclarent que la France ne désire pas la guerre et emploiera tous les moyens qui seront d'accord avec l'honneur national pour l'éviter.

Premier arrivage.

Le premier navire d'outre-mer, le *Gleniffer*, Capitaine Tannock, à destination de Montréal, est arrivé à Indian Cove le 24. La glace encore si solide devant la ville l'empêchera d'ici à quelques temps de remonter le fleuve jusqu'à Montréal. Il a fait voile de Glasgow ayant à bord une cargaison générale, le 26 mars, et la traversée s'est effectuée en 28 jours. Ce navire est remarquable pour la rapidité de sa marche, et il accomplit ordinairement ses trois voyages. Le capitaine rapporte qu'il n'a pas rencontré d'autres navires.

Abolition de la contrainte par corps

Il s'agissait à la Chambre de la discussion et de l'exécution d'un grand acte d'humanité, — l'abolition de la contrainte par corps, — monstrueuse iniquité qui déshonore la législation française, sorte de traite des blancs qui subsiste encore après l'abolition de la traite des noirs. A quoi sert-elle?..... Le cri de l'indignation publique a fait dans le siècle dernier supprimer la question, la torture et ces châtimens barbares que la loi infligeait alors. La contrainte par corps leur fille, leur petite-nièce, si vous voulez, a continué à subsister. Ce sera un bonheur pour le gouvernement de l'Empereur d'avoir demandé sa suppression, c'est là un grand acte de civilisation. Conspiquer les biens est un acte barbare; confisquer une personne l'est bien davantage.

(Indépendance Belge.)

LA GARANTIE DE L'EMPRUNT.

On lit dans le *Daily News* du 30 mars :

Il est aussi certain que peut l'être une chose à venir qu'avant longtemps la nation anglaise devra se charger elle-même de l'emprunt pour le chemin de fer inter-colonial. Les Canadiens ne sont pas aussi friands de fictions que nous le sommes en ce pays; en quelques jours ils prendront la liberté d'examiner de près cette transaction entre le bureau colonial et leurs politiciens. Aujourd'hui ils supposent que nous sayons ce que nous faisons. Leurs chefs politiques ont changé leur pays en confédération informe pour trois millions de louis sterling, pour trois autres millions ils en feront un empire ou une république. Dès que l'irrigent sera déposé, et que le temps viendra pour les contribuables canadiens de prélever £150,000 sterling par année pour un chemin d'aucune utilité, les colons nous prieront poliment de voir à arranger les choses et nous demanderont ce que nous voulons encore pour eux après.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec.....	56,136,00
Montréal.....	14,238,00
Trois-Rivières.....	865,00
Ottawa.....	1,765,00
Haut-Canada.....	8,914,00
de la Campagne.....	17,383,00
Etats-Unis.....	19,515,00
Prince Edouard.....	1,172,00
Nouveau-Brunswick.....	12,049,00
Nouvelle Ecosse.....	11,042,00
Angleterre Ecosse.....	215,144,00
France.....	934,00
Irlande.....	11,393,00
Allemagne.....	14,00
Le gouvernement du Canada.....	50,000,00

Total 369,939,00

- 60 charges de provisions
- 25 charges de marchandises
- 338 minots de grains
- 5,332 minots de patates.
- 12,000 paires de couvertures de laines.

On sait qu'une terrible maladie rongea l'Angleterre, le *paupérisme*, qui épouvanta tous les hommes capables d'en prévoir les terribles conséquences. Ces deux journaux anglais attirent l'attention sur un nouvel état de chose qui n'est qu'une conséquence naturelle de cette plaie que l'on ne peut sonder sans effroi.

Il nous est impossible de citer en entier les articles du *Spectator*, à cause de leur longueur, en outre, ils contiennent les détails tellement révoltants que nous ne pourrions les traduire, les rendre en français sans blesser la délicatesse de nos lecteurs.

D'après ces journaux, il existe dans plusieurs comtés de l'Angleterre, des hommes, ou plutôt des commerçants de chair humaine, que nous trouvons plus coupables que les anciens trafiquants de nègres, qui réunissent un certain nombre d'enfants des deux sexes pour les faire travailler en commun moyennant un faible salaire. Ces chefs de bandes mettent leurs travailleurs à la disposition d'un grand propriétaire et pendant dix heures, ces enfants supportent le poids du jour, se courbent sous la verge d'une discipline sévère et se livrent à un travail des plus fatigant. Leur vie s'use rapidement, comme de jeunes plantes, ils s'étoilent sous la double action de ce travail et des vices qui les minent.

Ces industriels sans conscience et sans principe forment leur bande comme ils le peuvent. Peu importe l'âge, la force, la moralité de leurs employés qu'ils traitent comme un vil bétail. Filles et garçons vivent ensemble, et perdent en peu de jours toute idée de décence et de moralité. Les propos obscènes sont un passe-temps pour ces infortunés livrés aux atteintes du vice et en peu de temps leur dégradation est si avancée que l'on se demande si dans les plus mauvais jours de la barbarie, le monde a été témoin d'abominations aussi épouvantables. On ajoute même que les chefs de bande, leur apprennent des chansons cyniques qu'ils répètent en allant à l'ouvrage et en retournant à leur logis comme pour abrégier la longueur de la route.

Ces associations servent de refuges aux êtres nourris dans la crapule des villes, enfants perdus de la débauche qui viennent apporter leur contingent de dépravation.

Les journaux anglais entrent dans des détails qui font frémir; on croit revoir les descriptions des abominations du paganisme. Dans les campagnes, on redoute l'arrivée de ces bandes comme l'approche d'un fléau, le passage des sauterelles d'Égypte. Des mères, pressées par le besoin, voyant la misère les regarder en face, déclarent aimer mieux voir mourir leurs enfants que de les perdre dans ces repaires du vice et de la démoralisation. Des centaines de témoins, laïques, ou clergymen ne craignent pas de jurer que "le système de travail en bande (*gang labor*) tel que mis en pratique dans un grand nombre de comtés, est contraire à la civilisation, à la santé et à la morale." Le vicaire de Chatteris affirme que l'on n'a pas la moindre idée de la chasteté dans ces villages. Le Rév. S. Johnson déclare que les jeunes femmes ne connaissent pas que c'est une honte, etc., etc. Arrêtons-nous, il ne faut pas remuer cette boue de crainte de provoquer des nausées.

Plusieurs rapports constatent l'existence de cinq cents bandes organisées, comprenant plus de six mille personnes.

Il paraît que le Parlement a été aussi d'une motion demandant de tenir une enquête dans les comtés souillés par la présence de ces *parias*. Il faut de toute nécessité qu'il agisse, qu'il applique un remède énergique à ce mal, autrement l'honneur de l'Angleterre en souffrirait, et elle ne pourrait pas prétendre à occuper une place bien élevée dans l'échelle de la civilisation et de la moralité. — *Journal de Québec.*

GRAND SUCCÈS SCIENTIFIQUE. — *Sans douleur et sans danger.* — Extraction des dents sans aucune douleur au moyen du gaz oxygène nitreux par le Dr. Pourtier, No 15, rue Saint-Jean, vis-à-vis la rue du Palais, Québec.

— Le 1er de ce mois, un habitant de Portland laissa tomber, dans une des rues les plus fréquentées de la ville, une enveloppe contenant pour \$1,500 de greenbacks. Tout autre jour, elle ne servirait que d'écrou de demi-minute sans être ramassée. Mais c'était le 1er

avril, et les passants, voyant cette enveloppe très en évidence au milieu du trottoir, la regardaient en riant et, bien convaincus que c'était un poisson d'avril, s'abstenaient religieusement d'y toucher. Il se trouva même quelques prudhommes de Portland qui, sans avoir l'air de rien, s'établirent en observation aux alentours de l'enveloppe pour voir quel serait le badaud qui la ramasserait. Mais il n'y a pas d'imbéciles à Portland, et l'enveloppe serait restée intacte jusqu'à la consommation des siècles si un farceur, qui tenait à voir le dénouement, ne se fût avisé de la prendre délicatement du bout des doigts et de l'insinuer très adroitement dans la poche d'un passant qui, tout préoccupé d'autre chose, ne s'aperçut de rien. Cela fait le farceur regarda, en se tordant de rire, s'éloigner l'inconnu qui, sans s'en douter, emportait dans la poche le poisson d'avril.

Or, cette inconnu n'était autre que le propriétaire des dollars perdus, et le sujet de sa préoccupation, c'est qu'il venait justement de s'apercevoir de la perte. Toutes ses recherches étant restées infructueuses, il fit mettre, le lendemain, dans les journaux, une annonce promettant une bonne récompense à qui lui rapporterait ses \$1,500 et, en mettant la main à la poche pour y prendre l'argent nécessaire au paiement de l'insertion de l'annonce, il ne fut pas médiocrement surpris d'y trouver ce qu'il cherchait depuis la veille.

Tel a été le dénouement de ce poisson d'avril qui, au premier abord, a les allures d'un canard, mais dont l'authenticité nous a été affirmée.

VARIÉTÉS.

J'ai là, dans ma poche, un abominable calenbour, qu'on m'a envoyé et qui me gêne considérablement depuis quelques jours. Dépêchez-vous de vous en débarrasser.

Cela se passait, dit mon effronté correspondant, comme s'il s'agissait d'un fait historique les plus graves, — à l'une des dernières revues de la garde nationale.

Il pleuvait à verse. Le garde demanda à son *chargent* la permission de chercher un abri dans un établissement voisin.

— Impossible! dit le *chargent*, que si vous regardiez l'enseigne de l'établissement, vous verriez qu'elle vous défend elle-même, comme moi, de quitter les rangs.

Le garde jeta un coup d'œil à l'enseigne et demeura foudroyé.

Il y avait dessus le seul mot :

REST-AU-RANT!

Voici l'histoire d'un paysan qui veut en remonter à son curé. Ce dernier parlait en chaire des miracles de Jésus-Christ, et Gros-Jean l'écoutait. Arrivé au miracle des cinq pains, le curé se trompa et dit que Jésus avait nourri cinq hommes, sans compter les femmes et les enfants avec cinq mille petits pains. Gros-Jean trouva que ce n'était pas difficile et il engloba dans le village en se moquant de M. le Curé. Celui-ci se promit une revanche éclatante. Le dimanche suivant, il reprit le même sujet, et, interpellant Gros-Jean, cinq mille hommes avec cinq petits pains, en ferais-tu autant? — Pardine, oui, M. le curé, répartit Gros-Jean, avec les restes de dimanche.

Le temps des grands destructeurs de l'humanité est passé et ne reviendra plus: nos pères ont vu le dernier de tous et le plus grand. Maintenant, les peuples sont chargés de leur propre destinée — chargés, c'est à dire responsables.

Liberté, grandeur, abaissement, servitude, ils trouvent tout en eux-mêmes. (Alfred Assolant)

La musique devait, comme tout le reste, subir l'influence du *humbug*. L'affiche suivante, que nous reproduisons textuellement, en fournit la preuve: —

Le célèbre violoniste, M. Jack Bob, fait savoir au public qu'il se propose de donner un concert, en action, dans lequel il fera entendre sa fameuse symphonie de l'*Arche de Noé*. Dans cette symphonie, du genre romantique, on entendra tour-à-tour le cri de toutes les espèces d'animaux si heureusement sauvés du déluge, par la bonté du Créateur tout-puissant. Cette brillante composition se termine par un duo

exécuté par le roi et la reine des animaux : Adam et Eve.

Dans la deuxième partie de cette grande sonneté artistique, M. Jack Bob exécutera les prestigieuses variations de Paganini sur le *Car-naval de Venise*. Pour donner un plus grand prestige à cette pièce de musique, dans laquelle perce un sentiment diabolique, M. Bob paraîtra dans le costume traditionnel de Satan lui-même. Des instruments invisibles, et d'un caractère infernal, dialogueront avec l'infernal violon de M. Bob.

Tout bonheur se compose de deux sensations tristes : — le souvenir de la privation dans le passé, — et la crainte de perdre dans l'avenir.

Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, parle d'un pauvre diable que l'on mit une fois en route pour l'Italie : — "Après lui avoir persuadé que la végétation était sur cette terre bien différente de ce qu'elle est dans les autres pays, que les arbres y produisaient naturellement une foule d'autres objets qui ne naissent en France qu'à force de main d'œuvre : "Tu y verras, lui disai-je, — le saucissonnier, c'est-à-dire l'arbre qui produit des saucissons, — la variété à l'œil est fort rare ; — tu y verras le bretellier, c'est-à-dire l'arbre à bretelles, elles sont mûres vers la fin de fin de septembre, — tu m'en rapporteras une paire, — mais ne va pas prendre des bretelles sauvages qui ne durent rien."

Un jeune dame (fort jolie, ma foi !) me disait l'autre jour : "Vous avez une santé de fer, — C'est vrai, madame, lui répondis-je je suis de fer, mais vous en êtes l'aimant !!!"

Aujourd'hui tout le monde pose : l'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le commerce dépose, les consciences composent, et les grands hommes reposent.

L'hymen n'est souvent qu'un échange de grognements réciproques durant le jour, et de ronflements pendant la nuit.

Orphée pinçait sa lyre, le sergent de ville prince les filous, le *grinche* pince les serrures, Rigolette pince le cancan, Rose-Pompon pince sa taille, une dévote pince les lèvres, et mon gros propriétaire pince... tout ce qu'il peut. Il me disait l'autre soir qu'il était plus facile de toucher du piano que le montant de ses loyers.

C'est lorsqu'on est enrhumé qu'on voudrait manquer de toux.

Il est plus facile de combler un fossé que les désirs d'une jolie femme.

LE GLANEUR.

ANNONCES

THIBAudeau, THOMAS & CIE.
IMPORTATEURS DE
MARCHANDISES

Anglaises, Françaises, Allemandes,
Américaines, etc.

A l'encoignure des rues St. Pierre et Sous-le-Fort,
Québec, à Montréal, Thomas, Thibaudau et Cie. à
Manchester, Thomas, Thibaudau.



A. SAVARD.

HORLOGER DE LA MARINE.

60 RUE ST. PIERRE 60.

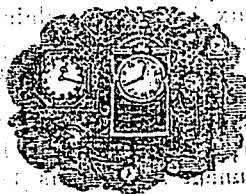
BASSE-VILLE.

Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule,
Baromètre, Boîte à Musique, &c., faites avec soin
et à des prix modérés.

N. B. La réputation de habileté dont il jouit, et la
longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui
font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfac-
tion à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

PHILIMON BRUNET,

HORLOGER & BIJOUTIER,



No. 69,

No. 69,

Coin des rues St. Joseph et de l'Eglise, St. Roch,
QUEBEC.

Il répare avec soin toute sorte de Montres, Horlo-
ges, Bijouteries, Boîtes à Musique, etc., etc., etc.
Il aura toujours en mains un assortiment complet
de Montres, Horloges, Bijoux, etc., dans les derniers
goûts.

MAGASIN DE CHAUSSURES



CLÉMENT, GAMACHE,

No 7 Coin des rues Sous le Fort et
Champlain, Basse-ville.

M. C. GAMACHE a l'honneur d'annoncer qu'il
vient de faire d'importantes améliorations à son éta-
blissement et qu'il a à son magasin un assortiment
des plus variés de chaussures pour Dames, Messieurs
et Enfants. Il espère, par son zèle et sa promptitude
à exécuter les commandes qu'on voudra, bien lui
faire, continuer de mériter le patronage libéral que
le public lui a accordé jusqu'à ce jour.

G. NOREAU.

HORLOGER & BIJOUTIER,

RUE DU PONT, ST. ROCH,

QUEBEC.

Tient constamment un assortiment de Bijoux, tel
que : MONTRES, BAGUES, BRACELETS, &c.
C. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la
Bijouterie.



S. D. VACHON.

PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Donne des leçons sur le Violon, Violoncelle, Gui-
tare, &c., à domicile.
S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 324
rue St. Joseph, St. Roch, Québec.

AU SERPENT D'OR.

DYSPEPSIE.

Remèdes contre la dyspepsie, les mauvaises
digestions et les constipations

Z. FORTIER & Cie.



- Huile iodée de Ferrusone.
- " de foie de morue.
- " " " au phosph. de chaux.
- " " " en gelée.
- Baume Pulmonaire Végétal.
- " Pectoral.
- Syrop de Raifort Iodé.
- Baume de Wistar.
- Lozenges de Koatings.
- " de Bryan's.
- " de Libcock's.
- " de Hossack's.
- " de Chlorate de Potasse.
- Baume balsamique de bain't.

GREENBACKS.

LE Soussigné ayant des remises à faire aux
Etats-Unis payera le plus haut prix pour les
GREENBACKS, Billets Américains.

LOUIS PARENT

No. 43 Rue Sault-au-Matelot.



Le Dr. de Derky, médecin homœopathe,
chirurgien etc., prend la liberté d'annoncer son re-
tour à Québec pour reprendre l'exercice de la mé-
decine.

S'appuyant sur ses succès bien connus lors de son
séjour à Québec, il est convaincu que ceux qui dési-
raient le consulter y trouveront un grand avantage,
particulièrement ceux qui souffrent de maux chroni-
ques et qui profitent peu ou pas du tout du traitement
qu'ils subissent actuellement.

RESIDENCE : — Rue du Palais, au coin de la
rue Ste. Hélène, vis-à-vis l'Hotel-Dieu.

A VENDRE OU A ECHANGER.

UNE superbe maison en bois, contenant quatre lo-
gements, située l'autre côté du Pont Dorchester. Le
propriétaire désirerait échanger pour des terrains
incendies à St. Roch. Cette propriété est avanta-
geusement située pour un poste de commerce.

S'adresser à

D. DAVIDSON,
Propriétaire.

No. 33 Rue St. Joseph, St. Roch,
Québec, 1867.



MAGASIN DE CHAUSSURES

JOSEPH LECLERC.

34 Rue Craig, St. Roch, 34

Possède un riche assortiment de chaussures pour
Dames, Messieurs et Enfants, faites avec tout l'art
possible. PRIX MODÉRÉS.

ETABLISSEMENT

DE ALFRED VENNOR

AU BAS DE LA RUE GRANT, ST. ROCH.

Cet établissement, où sont installées les meilleures
machines à vapeur pour scier, évider et raboter le bois
de construction de maisons, prend chaque jour un ac-
croissement considérable, et est mis en état de satisfai-
re avec promptitude et libéralité aux commandes qu'on
voudra bien confier à son propriétaire. L'étendue du
terrain sur lequel est rigé ce bel établissement in-
dustriel permet à M. Vennor d'y garder un assorti-
ment considérable de bois et autres matière propre à
construire et qu'il peut disposer à des conditions on
ne peut plus libérales.

M. Vennor prend occasion de remercier sa nom-
breuse clientèle de l'encouragement qu'il en a reçu et,
 tâchera d'y répondre avec le même empressement et
la même libéralité.

F. SIMARD.

MARCHANDISES SECHES.

TRES BAS PRIX.

No 58, Rue St. Joseph, St. Roch, Québec.

RESTAURANT.

L. E. GAGNE

No 1 Rue des Glacis, Faubourg St. Jean.

Vins, Liqueurs, Bières, Cigarres de choix,
etc., etc., etc.

RECOMMANDATION.

L'imprimerie de L'ÉLECTEUR exécutera tous les
travaux typographiques qu'on sera disposé à lui con-
fier ; elle apportera la plus intelligente activité à sa-
tisfaire les personnes qui voudront bien la favoriser
de leurs commandes.

A. GUERARD & CIE.